

LUDWIG BÖRNE

La Guerre des paysans en Allemagne au temps de la Réforme



PETITS CAHIERS SMOLNY

Les « petits cahiers smolny » sont des prises de position d’hier ou d’aujourd’hui, en accès libre, hors du circuit de diffusion ou de distribution habituel de nos projets éditoriaux.

1. BÖRNE Ludwig, *La Guerre des paysans en Allemagne au temps de la Réforme*, 20 p.
2. JANOVER Louis, *L’avenir n’est plus ce qu’il était. Notes de relecture*, 40 p.
3. LUXEMBURG Rosa, *Martinique – Dans l’asile de nuit – Brochure de Junius*, 36 p.
4. JANOVER Louis, FEIXA Thomas, GIRY Yves & SEVAULT Éric, *Si la nouvelle deuxième droite nous était contée*, 48 p.
5. RUBEL Maximilien, *Marxologue, marxiste ou marxien ? Deux lettres à Cornelius Castoriadis et Edgar Morin*, 16 p.
6. JANOVER Louis et al., *Journal d’une surexposition. Le surréalisme, suites et fin*, 32 p.
7. JANOVER Louis, *Permettez ! La révolution surréaliste telle qu’elle se fait entendre. Interventions 1962 – 2002*, 28 p.
8. JANOVER Louis, *Tous les chemins mènent à Saint-Cirq*, 16 p.
9. SEVAULT Éric, *La Révolution russe comme si vous n’y étiez pas*, 20 p.

LUDWIG BÖRNE

**La Guerre des paysans
en Allemagne
au temps de la Réforme**

Présentation de Louis Janover

PETITS CAHIERS SMOLNY
2024

ISBN : 978-2-490793-24-2

Dépôt légal 1^{er} trimestre 2024
Bibliothèque nationale de France

© Smolny, 2024
43 rue Bayard
31 000 Toulouse

Internet : www.smolny.fr
E-mail : contact@smolny.fr

Introduction

Pendant sa retraite forcée à Kreuznach, en 1843, Karl Marx a résumé avec soin, dans un de ses cahiers d'étude, l'ouvrage de Wilhelm Wachsmuth¹, *Histoire de la France au temps de la Révolution*², relevant en premier lieu tout ce qui avait trait aux conflits de classes, aux problèmes de liberté et d'égalité, aux grandes figures de la révolution, aux sans-culottes, etc. C'est un ouvrage de ce même historien que Ludwig Börne soumet ici à une critique incisive, s'attachant moins à mettre en lumière l'œuvre d'historien de l'auteur, dont il reconnaît la connaissance des sources, que ses prises de position politiques à propos d'un événement important entre tous de l'histoire révolutionnaire de l'Allemagne : la Guerre des paysans de 1525. C'est cette même révolte qui servira à Ferdinand Lassalle de toile de fond pour son drame, *Franz von Sickingen*, et d'objet d'étude à Friedrich Engels qui tentera de donner dans son essai, dont les matériaux sont puisés dans le livre du « vieux Zimmermann³ », une « explication tirée nécessairement des conditions sociales d'existence historiquement données » des classes qui étaient alors en présence⁴. Autrement dit, *La Guerre des paysans* sera pour Engels l'occasion d'appliquer au passé de l'Allemagne, pour la première fois, « cette conception de l'histoire, la conception uniquement matérialiste, [qui] ne provient pas de moi, mais de Marx⁵ ».

Le texte de Börne procède évidemment d'un tout autre esprit. Rival de Heinrich Heine et comme lui obligé de s'exiler en France, Ludwig Börne a été l'un des principaux inspirateurs du mouvement littéraire radical,

1. Wilhelm WACHSMUTH (1784-1866) a été un historien important de la première moitié du dix-neuvième siècle.

2. Wilhelm WACHSMUTH, *Geschichte Frankreichs im Revolutionzeitalter*, Hambourg, F. Perthes, 1840-1844, 4. vol. in-8.

3. Le théologien protestant et historien Wilhelm ZIMMERMANN (1807-1878) publia entre 1841 et 1843 une monumentale *Histoire générale de la Guerre des paysans* en trois volumes.

4. Friedrich ENGELS, « Note préliminaire » (1870) à *La Guerre des paysans de 1525*.

5. *Ibid.*

la Jeune Allemagne ou Jeune Littérature, qui exerça une influence considérable sur la jeunesse allemande de l'époque. Il n'avait pourtant rien d'un théoricien, d'un penseur aux ambitions philosophiques capables de s'élever au-dessus des contingences du siècle et de forger des systèmes d'idées sous le prétexte que « seul le tout est vrai ». Mais c'est précisément le secret de son influence, car il répondait comme aucun autre auteur de son temps au programme critique que Karl Gutzkow⁶, chef de file de la Jeune Allemagne, définissait ainsi : « Commencer la révolution de l'époque par la révolution du cœur. » Börne ne se considérait pas lui-même comme un « homme de lettres », et il se vantait de ne pas avoir écrit d'œuvres et de n'avoir fait qu'essayer sa plume : ses feuilles réunies ne deviendraient des livres que grâce au relieur. Son mépris de l'art pour l'art le conduisit à s'élever contre des gloires consacrées comme Goethe et Hegel. Börne, c'est la négation de l'autorité absolue de l'État, c'est l'évangile d'un individualisme dont les valeurs morales sont la fraternité des peuples et la disparition des inégalités de la fortune : « Des millions d'hommes, écrivait-il, doivent renoncer à tant de joies de la vie, parce que les centaines d'hommes qui les possèdent ne peuvent les posséder qu'à condition que des millions d'hommes y renoncent... »

Ses « Lettres de Paris », écrites au lendemain de la Révolution de 1830, rendent compte des affrontements des partis, des débats à la Chambre. Il est persuadé que la révolution de Juillet n'a pas atteint son but et qu'« il faudra une nouvelle révolution » (9 novembre 1830), révolution qui lui paraît inéluctable. Et il sait alerter contre le danger que représente la montée d'une nouvelle aristocratie d'argent : « Ces gens qui ont lutté pendant quinze années contre toutes les aristocraties – à peine ont-ils vaincu, à peine ont-ils essuyé leur sueur qu'ils veulent former par eux-mêmes une nouvelle aristocratie... une aristocratie de l'argent, une classe de chevaliers de la fortune. Malheur aux imbéciles s'ils réussissent ! » (17 novembre 1830). C'est au peuple, s'il la désire, de conquérir sa liberté, car « jamais un prince n'a rendu ou donné la liberté [...]. On ne donne rien à ceux qui patientent, on donne tout à ceux qui emploient la violence » (26 janvier 1831).

Marx n'a pu ignorer Börne qu'il classe parmi les « visionnaires politiques catholicisants » (*Contre Kriege*, 1846). Il lui a préféré Heine, qui avait terni la mémoire de son compatriote et ennemi. On peut pourtant imaginer qu'en faisant ses premières armes de journaliste, Marx a su profiter de la leçon d'un maître en la matière et qu'il n'a pu rester

6. Karl Ferdinand Gutzkow (1811-1878) fut un dramaturge et journaliste influent.

insensible à des accents de révolte qui évoquent la frémissante concision d'un Büchner⁷ et la sombre fureur d'un Lamennais⁸.

Börne avait une conscience aigüe de l'« horrible guerre des pauvres contre les riches ». La Guerre des paysans lui offrait précisément l'exemple d'une telle violence, mais quels qu'aient été les actes de cruauté commis de part et d'autre par les protagonistes de cette tragédie, Börne n'avait garde d'oublier l'essentiel : « Dans cette chaîne de vengeances mutuelles entre les opprimés et les oppresseurs, ce sont toujours les derniers qui ont forgé le premier anneau ». Börne voulait aiguïser sa plume « pour la rendre autant que faire se peut pareille à une épée ». Ce compte rendu de lecture, écrit directement en français et publié dans le *Réformateur* du 29 avril 1835, deux ans donc avant sa mort, suffit pour montrer qu'il savait faire mouche quand il s'agissait de pourfendre l'injustice sociale et l'égoïsme des possédants⁹.

LOUIS JANOVER, 1985



La présentation de Louis Janover et le texte de Ludwig Börne, initialement paru dans le journal *Le Réformateur* du 29 avril 1835, sont tous deux repris des *Études de Marxologie*, n° 25, novembre 1985, p. 171-184. Notes additionnelles et modernisation de l'orthographe sont le fait de l'équipe éditoriale : Véronique Chevillon, Yann Fayette, Louis Janover, Sébastien Plutniak & Éric Sevault.

7. La brièveté de la vie de Georg BÜCHNER (1813-1837) ne l'a pas empêché d'inscrire durablement sa marque dans la littérature allemande, notamment par sa nouvelle *Lenz* (1835) et ses pièces de théâtre *La Mort de Danton* (1835) et *Woyzeck* (1837).

8. Félicité Robert LAMENNAIS (1782-1854), théologien et homme politique d'inspiration socialiste, fut député à l'Assemblée nationale de 1848.

9. La chronique de Börne est ici reproduite d'après l'édition de ses *Gesammelte Schriften*, vol. VII, Vienne, 1868, p. 126-139.

La Guerre des paysans en Allemagne au temps de la Réforme

Vers la fin du Moyen Âge l'état des paysans fut beaucoup plus misérable en Allemagne que dans les pays méridionaux de l'Europe. Là, ils n'étaient tourmentés que par leurs maîtres immédiats, mais en Allemagne le pays étant partagé entre d'innombrables petits et grands dominateurs, et le souverain, et le seigneur se trouvant par là souvent réunis en une même personne, les paysans étaient doublement chargés et vexés, d'abord comme serfs, ensuite comme sujets; il leur fallait contenter à la fois et la cupidité du propriétaire et l'orgueil du souverain. Les villages étaient collés aux murs des châteaux comme des nids d'hirondelles, et perpétuellement menacés par les aires de vautours placées au-dessus de leurs têtes. L'Allemagne était en arrière d'un siècle de la civilisation de la France, comme celle-ci était en arrière de la civilisation de l'Italie. Les arts et les sciences n'y avaient pas encore pénétré, et la corruption des mœurs, qui, en dégradant l'homme, adoucit par compensation sa férocité naturelle, avait encore eu peu d'accès auprès des princes et seigneurs allemands. C'étaient des ivrognes à têtes lourdes, qui passaient leur vie à guerroyer, à chasser, à boire et à jouer. Leurs plaisirs les endurcissaient autant que leurs occupations, ce qui les rendit sauvages, cruels et inaccessibles à la pitié.

Plusieurs changements survenus vers la fin du xv^e siècle dans l'état politique et moral de l'Allemagne ajoutaient encore à la misère des campagnards. L'empereur Maximilien I^{er} réussit enfin à ce que ses prédécesseurs avaient vainement tenté; à abolir les guerres particulières des petits souverains et seigneurs dont le pays fourmillait, et à les contraindre d'assujettir leurs querelles aux tribunaux nouvellement établis dans ce but. Par ces sages mesures, la famille nobiliaire de l'Allemagne fut pacifiée. Mais à l'égard des valets de la maison, des paysans, l'empereur ne s'inquiétait pas plus que ses ancêtres de les protéger contre la vexation, la rapine et les violences de leurs sei-

gneurs territoriaux. On ne leur accorda pas le droit d'avoir recours aux tribunaux contre la force brutale. Donc les seigneurs, forcés de se soumettre aux lois de l'empire, et de renoncer à l'ancien droit du plus fort, dirigeaient leur rage oisive et leur cupidité affamée, dès lors sans partage, contre leurs serfs.

Les légistes de ce temps furent ce qu'ils sont en tout temps, les prêtres de l'injustice, auxquels on doit cette vénération stupide envers des lois injustes, qui, plus que les armes, a rendu les despotes si puissants. Les docteurs du droit romain qui, après la Renaissance, fut introduit des universités de l'Italie dans celles de l'Allemagne, n'ont pas peu contribué à empirer la situation déjà si malheureuse des campagnards. Ils tâchaient, avec tout le fanatisme d'une nouvelle doctrine, d'appliquer les maximes de l'esclavage de l'Antiquité à l'état de servitude des paysans, de manière que ce qui n'était qu'une suite de la féodalité, c'est-à-dire de la guerre, de la conquête, de la force brutale, fut dès lors regardé comme sanctionné par d'anciennes lois, et ennobli par des mœurs antiques. Le droit romain et son enseignement exercent encore de nos jours l'influence la plus funeste sur l'Allemagne. Les professeurs de ce droit, dans les universités, sont les adversaires les plus prononcés de toute réforme politique, et ils communiquent leurs opinions à leurs disciples, parmi lesquels se recrute la classe des avocats, des juges, des administrateurs, enfin de cette foule de gens qu'en Allemagne on appelle *serviteurs de l'État*, quoiqu'en réalité ils en soient les maîtres. Dans ce malheureux pays on n'a pas encore appris à enterrer les mœurs, les lois, les institutions mortes. Tout le passé se putréfie en plein air, et fait plus de ravage après avoir cessé d'exister, qu'il n'en fit dans la vigueur de son existence.

En même temps que ces causes et plusieurs autres non mentionnées aggravèrent la situation des paysans, certains rapports politiques, suite d'événements récents, réveillaient leur sensibilité et aiguïsaient le sentiment de leur misère. Au nord de l'Allemagne, de simples paysans sans discipline et sans chefs militaires, mais soutenus par l'amour de la patrie et guidés par leurs bravoure avaient repoussé l'invasion du roi de Danemark et défait son armée bien disciplinée et formidable. Au midi, les pâtres de la Suisse continuaient avec le plus heureux succès d'étendre et d'affermir leur liberté, et ils vainquirent les plus puissants souverains de leur temps. Tout cela devait faire sortir les paysans allemands de leur léthargie séculaire, et les remplir de tristesse et d'envie.

Mais l'espérance leur vint en même temps. Les savants et les fous qui vivaient alors aux cours des rois avaient démontré à leurs maîtres qu'un cheval était un animal récalcitrant, que l'homme était d'une espèce plus

docile et plus propre à l'obéissance passive, cette âme de la guerre et de la domination : ils leur avaient donc conseillé de mettre une portion du peuple en uniforme, pour l'opposer d'un côté au peuple en haillons, de l'autre à l'aristocratie centaure. Cette doctrine sourit aux princes, et pour s'affranchir des services impérieux que leurs vassaux leur prêtaient dans leurs guerres, ils introduisirent de l'Infanterie dans leurs armées, sous le nom de *lansquenets*. Cette institution des *lansquenets*, qu'on recrutait parmi les paysans, éveilla dans cette malheureuse classe de nouvelles idées et de nouveaux sentiments ; ils commencèrent à se croire des hommes, à comprendre que la force était de leur côté, qu'ils n'étaient pas créés seulement pour être volés et assassinés, mais qu'ils avaient autant que les plus grands seigneurs tous les talents requis pour être voleurs et assassins à leur tour ; enfin ils sentirent qu'ils valaient quelque chose, et cela releva leur courage, abattu par de longs siècles d'esclavage et de misère.

Survint la réforme de Luther. On sait que la révolution religieuse du seizième siècle fut occasionnée, comme la Révolution française, par un déficit des finances. Le pape Léon X manquait d'argent pour achever le temple de Saint-Pierre et pour subventionner la toilette et les galanteries d'une sœur aimée. Pour remplir son trésor, il vida le purgatoire et peupla le paradis. C'était un trafic fort innocent, qui ne faisait tort à personne. Le souverain pontife envoya des commissionnaires dans tous les pays de la chrétienté, et surtout chez les bons et crédules Allemands ; ils offraient des indulgences pour les pécheurs vivants et des lettres de grâce ou des commutations de peines pour les pécheurs morts et condamnés. Ces commis-voyageurs étaient d'habiles charlatans, ils vantaient leurs marchandises avec une éloquence irrésistible, et toutes les bourses se déliaient. Ils tiraient des sommes énormes de l'Allemagne, surtout de la Saxe, la patrie de Luther. Ces gaillards fréquentaient les cabarets et jouaient aux dés, contre un verre de brandevin, les âmes des défunts qui furent réclamées par leurs parents. Aux fidèles pauvres, ils vendaient à crédit. Tout le monde fut content. Mais Jupiter Luther fronça les sourcils, et le monde trembla, et les peuples s'entr'égorgèrent dans des guerres prétendues religieuses, et un déluge de sang couvrit le monde pendant cent cinquante ans, et les rois ricanèrent.

La Réforme n'a profité qu'aux princes et aux savants. Le peuple n'y a rien gagné en son bien-être matériel, et y a beaucoup perdu en son bien-être moral. Après tout, la puissance sacerdotale n'était qu'une puissance morale. Les peuples s'appauvrirent pour enrichir l'Église, comme on se ruine pour sa maîtresse, quand on est trop faible ou trop passionné

pour résister à ses bouderies et à ses caresses. Mais, après la Réforme, les princes s'étant emparés des biens et des revenus de l'Église, l'impôt remplaça les dons gratuits, et le code pénal du fisc le purgatoire. Luther ôta au peuple le paradis et lui laissa l'enfer, il lui ôta l'espérance et lui laissa la crainte. Il prescrivit le repentir pour être absous de ses péchés, mais le repentir ne se commande pas. Il exigea de bonnes œuvres au lieu du culte extérieur, mais les bonnes œuvres ne devinrent pas plus fréquentes depuis cette doctrine.

Les mœurs devinrent austères : au dehors, tout fut propre et sans tache ; mais ce n'était que des vices rentrés qui ravageaient les parties cachées de ce corps social ; les ruses et les friponneries remplaçaient les violences et les crimes ; les fêtes religieuses furent diminuées, les jours ouvrables, et par là les peines du peuple furent augmentées. Le service divin, sous le catholicisme, la consolation et en même temps l'opéra et le délassement des malheureux, fut converti en une école de morale, où les fidèles s'ennuyaient et s'endormaient ; la théologie, autrefois un art divin, devint une science inaccessible à l'intelligence du peuple ; la vie publique cessa tout-à-fait. Il n'y avait plus de peintres, de poètes, de fêtes pour le peuple ; on ne bâtit plus d'édifices publics ; l'égoïsme provincial et domestique remplaça l'esprit national ; le peuple allemand, autrefois si jovial, si spirituel, si ingénu, fut changé par la Réforme en un peuple triste, lourd et ennuyeux. En Allemagne, c'est une véritable vie de carême qui dure depuis trois siècles, et ce bon peuple germanique est encore loin de ses pâques.

Luther était un grand homme, mais avant tout il était homme, et partageait tous les vices et toutes les faiblesses de cette malheureuse espèce. Plébéien parvenu, il haïssait et méprisait l'état d'où il était sorti, et préférait être le protégé des princes que le protecteur de ses semblables. Ces princes le flattaient parce qu'ils le craignaient. Luther fut touché de leur crainte, et tant étourdi de leurs caresses, qu'il n'aperçut pas que les princes n'avaient embrassé sa doctrine que par ambition et par cupidité et qu'ils se moquaient de son enthousiasme religieux et philosophique. Luther a fait beaucoup de mal à son pays. Avant lui, on ne trouvait chez les Allemands que la servitude, Luther les dota encore de la servilité. Les peuples du Midi, restés catholiques, craignent leurs maîtres, mais ils ne les aiment ni ne les vénèrent : ils réservent leur amour et leur vénération pour Dieu et son vicaire.

C'est pourquoi, dès que les peuples catholiques commencèrent à se sentir en force contre leurs tyrans, ils s'affranchirent de leur joug, ou du moins tentèrent leur émancipation avec plus ou moins de succès. Mais

chez les peuples de la Réforme, où, avec le consentement et le conseil des réformateurs, les princes s'étaient emparés du pouvoir moral de l'Église et l'avaient réuni au pouvoir matériel, leurs sujets leur portaient comme impôt l'amour et la vénération qu'ils donnaient autrefois à l'Église. Ce n'est que chez les peuples du Nord que l'on trouve cet amour stupide et aveugle, et cette vénération superstitieuse pour les princes, qui dégrade tant la dignité de l'homme et qui retient ces malheureux peuples dans les fers. Ils n'osent pas les briser, ils n'osent pas le vouloir; ils ne s'effaroucheraient pas du prétendu crime social, mais ils s'effarouchent du sacrilège. Les prêtres catholiques n'ont jamais prêché l'obéissance passive, comme les ministres réformés; et le prétendu droit divin des princes, bien qu'antérieurement réclamé par eux, n'a été sanctionné par les peuples que depuis la Réforme.

Luther aurait pu épargner aux peuples de l'Europe trois siècles de souffrances et un siècle de combats sanglants pour leur liberté; s'il eût voulu, s'il eût seulement laissé faire, l'Europe serait république depuis le seizième siècle; mais il ne l'a pas voulu: il préférerait la renommée de philosophe, de savant et d'auteur à la gloire d'avoir sauvé le monde.

Luther était le prototype d'un philosophe allemand, avec toutes les vertus et tous les défauts de sa nationalité. D'un esprit profond, d'une vaste érudition, spirituel, perçant d'un regard d'aigle les ténèbres de son temps, persévérant, vertueux, incorruptible, sachant résister aux faveurs plus qu'aux caresses des grands, il osa défier, pauvre et obscur moine qu'il était, la puissance colossale des pontifes romains. Mais il n'était pas homme politique; il n'avait aucune connaissance du monde réel! Il ne comprit ni les ruses, les passions et l'entêtement des classes supérieures de la société, ni le bon sens, les vertus et les intérêts des classes inférieures. Il méprisait souverainement le peuple, qui, seul, bon et vertueux, tâche toujours de convertir ses opinions en sentiments et ses sentiments en actions.

La vocation de Luther était plus une œuvre de science que de conscience. Oubliant que Dieu lui-même, avec sa toute-puissance, devait créer un monde réel pour révéler sa divinité; oubliant que toutes les idées s'enchaînent, que les intérêts moraux et matériels se confondent, et qu'on ne peut pas remuer les uns sans mouvoir les autres, Luther maudit le peuple qui voulait matérialiser les nouvelles idées. Le diable le visita un jour dans sa solitude pour le tenter ou l'effrayer; Luther lui jeta son encrier à la tête, et le diable se sauva par la fenêtre. Parce que cette manière de faire la guerre lui avait réussi contre un pauvre diable, il croyait que l'encre était le meilleur projectile contre

la violence, le despotisme, l'ambition et la rapine des puissants de la terre. Cette artillerie luthérienne n'a pas été perfectionnée depuis, et les philosophes, les moralistes et docteurs en politique allemands se contentent encore aujourd'hui d'écrire contre les tyrans, qui, comme de raison, se moquent d'eux et de leurs encriers.

Les paysans, dans les prisons obscures desquels l'émancipation intellectuelle effectuée par la réforme religieuse avait fait entrer le jour sans en ouvrir les portes, se sentaient plus malheureux depuis qu'ils voyaient clair. Ils firent des remontrances à leurs oppresseurs, et exposèrent leurs griefs avec une modération remarquable. Ce n'est pas qu'ils méconussent la plénitude de leurs droits; ils savaient très bien que selon la liberté chrétienne, expression par laquelle on désignait alors des droits de l'homme, ils étaient les égaux des riches et des puissants. Mais, par modestie, ils ne voulaient pas importuner leurs maîtres par la demande d'une réparation complète. Le peuple allemand est fait comme cela. Bon, généreux, magnanime, oubliant facilement les offenses, il est toujours embarrassé pour réclamer auprès de ses tyrans, et quand, poussé à bout, il prend les armes pour se faire justice lui-même, il est presque honteux d'une victoire remportée sur ses maîtres, et en leur rendant volontairement la moitié des droits conquis, il se démet du pouvoir nécessaire pour défendre l'autre moitié, qu'il désirait garder.

Les princes se moquaient des remontrances des paysans. Alors ces derniers se soulevèrent, se rassemblèrent en troupes, et commencèrent la guerre; mais inexpérimentés, indisciplinés, sans centre d'opérations, et délaissés ou trahis par les chevaliers et seigneurs qui s'étaient offerts à eux comme chefs, et qui, ne combattant que pour leurs propres intérêts, stipulaient leur paix particulière avec les princes, ils furent bientôt vaincus.

Les vainqueurs exerçaient des cruautés et des vengeances horribles contre eux. Des corps entiers, qui s'étaient rendus avec la réserve d'avoir la vie sauve, furent, après avoir déposé les armes, impitoyablement massacrés. Le prince, évêque de Wurtzbourg, fit crever les yeux à quatre-vingt-cinq de ses sujets, qui, dans une bouderie d'enfants, lui avaient fait dire qu'ils ne voulaient plus le regarder. À d'autres, traités moins sévèrement, il fit couper les doigts de la main droite. Plusieurs des chefs d'insurgés furent brûlés vifs. On les attachait par de longues chaînes à un arbre, autour duquel on entassait, dans un vaste cercle, du bois qu'on allumait, de sorte que ces malheureux étaient lentement rôtis. Et ce furent des généraux, des seigneurs, des princes souverains qui apportèrent eux-mêmes sur leurs épaules le bois qui servit à cette

infernale exécution ! Les cruautés commises antérieurement par les paysans n'approchaient pas, de beaucoup, de la férocité de leurs princes. D'ailleurs dans cette chaîne de vengeances mutuelles entre les opprimés et les oppresseurs, ce sont toujours les derniers qui ont forgé le premier anneau.

Un siècle plus tard, les arrière-petits-fils de ces mêmes paysans révoltés reprirent l'œuvre de leurs ancêtres. Sous le prétexte de la religion, ils ravageaient le pays d'un bout à l'autre ; ils pillaient, incendiaient, et égorgaient tant de monde qu'à la fin de la guerre il ne restait que quatre millions de toute la population de l'empire germanique. Mais comme alors les paysans ne combattaient pas pour leurs propres intérêts, mais par ordre, et pour le compte de leurs maîtres dont ils portaient la livrée, on ne les appelait pas des brigands, mais des soldats ; et pour leurs chefs qui portaient épaulettes, panaches ou couronnes, on ne les appelait pas chefs de voleurs, mais des héros. C'étaient les Mansfeld, les Braunschweig, les Tilly, les Wallenstein, les Gustave-Adolphe. Et cette guerre du dix-septième siècle, on ne la nomma pas avec dédain une guerre de paysans, mais on lui donna le nom respectable de guerre de Trente Ans.

L'esprit dans lequel M. Wachsmuth a composé son ouvrage, si esprit il y a, est cet esprit blême et décharné d'un érudit casanier, qui sait bien lire dans les livres, mais qui ne sait pas lire dans les âmes ; qui n'aperçoit que ce qu'il voit, ne voit que ce qui passe sous ses fenêtres, mais qui ne sait jamais rien deviner. M. Wachsmuth comprend parfaitement bien les intérêts et les peines de sa caste, de la classe aisée, lettrée, fainéante et philosophe ; mais son cœur ne lui trahit jamais les joies et les douleurs du peuple. Il sent tout le malheur d'un homme contraint de courber son âme, sa croyance et son intelligence sous la doctrine despotique d'un pape, de croire et de faire croire, d'apprendre et d'enseigner ce qu'il sait être faux ou absurde ; mais il ne sympathise pas avec un malheureux paysan, que le mépris couvre comme une lèpre, avec la douleur et la cuisante envie d'une mère qui voit marcher ses enfants exténués, pieds nus dans la neige, au moment où les marmots du seigneur de village passent en bottines fourrées devant eux et leur jettent à la tête des cornets de bonbons vidés et des écorces d'orange.

Quand, après des siècles de souffrances, poussés enfin à ce terme de misère où l'homme n'a plus la force de souffrir, et devient fort par faiblesse, courageux par découragement, les paysans allemands prennent les armes pour demander justice et réparation de leurs oppresseurs, M. Wachsmuth éprouve contre eux tout le vocabulaire de la haine et du

mépris. Il les appelle des coquins, des voleurs, des brigands, des fous, des assassins, des incendiaires ; il parle de *l'aspect sauvage de la révolte, de la rage de destruction, de la furie de la rébellion* ; enfin, il nous fait entendre ses paroles bouillantes et écumantes qui sont si familières aux ennemis de la liberté. Surtout, M. Wachsmuth ne peut pardonner aux insurgés d'avoir vidé les caves des moines et de s'être servi des in-folios qu'ils trouvaient dans les bibliothèques des monastères pour en paver des chemins impraticables. Il compte même la perte de nombre de livres et de manuscrits, probablement précieux, parmi les suites les plus funestes de la Guerre des paysans. M. Wachsmuth ne paraît avoir écrit son histoire que dans le dessein d'inspirer la haine et l'horreur du peuple aux gouvernements, aux nobles, aux riches et aux savants de son pays.

L'auteur, en parlant des prestations féodales sans nombre auxquelles les paysans étaient assujettis, fait la remarque qu'en ceci l'essentiel n'était pas dans la grande variété de ces prestations onéreuses, tant personnelles que réelles, ni dans la nature réputée avilissante et honteuse de certaines prestations personnelles, comme l'obligation de battre les étangs durant la nuit, pour empêcher les grenouilles de troubler le sommeil du seigneur du château, comme l'octroi que les seigneurs avaient établi à la porte de toute chambre nuptiale, mais que l'inconvenance était dans la tension trop forte des cordes... Voilà un échantillon du langage circonspect d'un professeur de Leipzig, qui, sans danger, ne pourrait oublier qu'en Saxe une grande partie de ces abus du Moyen Âge existent encore aujourd'hui dans toute leur vigueur !

Cependant on ne doit pas croire que M. Wachsmuth taise les injustices et les cruautés dont les princes allemands s'étaient rendus coupables envers leurs sujets ; nullement : mais quand il en fait mention, ce n'est que par vanité d'auteur. Il aurait honte de se rendre suspect d'ignorance ; il craint ces reproches d'une critique rigoureuse ou malveillante, de n'avoir pas connu tous les faits et documents de l'histoire du seizième siècle, et de n'être qu'un historien élégant et superficiel, qui n'a pas puisé dans les sources. Ainsi l'auteur parle encore des excès des princes commis envers les paysans, mais il en parle comme d'un événement qui est dans l'ordre des choses ; il ne les blâme pas ou ne les blâme que poliment. En un mot, il raconte les méfaits des grands avec le sang-froid et l'impartialité d'un historien postérieur de trois siècles aux événements ; tandis qu'il raconte les méfaits des paysans avec toute la chaleur et la partialité d'un adversaire contemporain. Aussi M. Wachsmuth est trop avisé pour ne pas comprendre que l'histoire de la Guerre des paysans est

une histoire toute contemporaine, et qu'un professeur royal saxon doit discerner ce qui est bon à dire de ce qui est bon à taire.

M. Wachsmuth, tout luthérien qu'il est, grâce à la civilisation moderne, qui a tout poli et adouci, et même sucré les injures, n'a su égaler son maître dans sa véhémence contre les paysans insurgés. C'est une horreur de lire les persécutions que Luther exerçait et les féroces imprécations qu'il vomissait contre eux. S'il s'était contenté d'apaiser leur comportement, de leur faire des remontrances, de leur prêcher la soumission aux autorités quand même, de leur démontrer que par la révolte, ils empiraient leur situation, qu'ils étaient trop faibles, trop désunis vis-à-vis des princes à la tête de tous les égoïsmes du pays; alors, du moins, on aurait pu pardonner à sa bonne volonté, son manque de courage, de sagesse et de prévoyance. Mais non, Luther ne fit rien de cela.

Il exhortait les princes à la vengeance, il disait qu'il n'y avait plus de démons dans l'enfer, qu'ils étaient tous entrés dans les corps des paysans, qu'on devait assommer comme des chiens enragés; que ce n'était pas la longanimité, la pitié, la grâce, mais bien la colère, l'épée et la vengeance qui convenaient aux princes; qu'ils pouvaient plus facilement gagner le paradis en versant du sang, que par des prières. Lorsque quelques seigneurs bien intentionnés demandaient l'avis de Luther, si les corvées et autres obligations et services dont leurs paysans étaient chargés n'étaient pas contraires aux principes de l'Évangile, et si par conséquent ils ne devaient pas les abolir, il leur répondait que les paysans deviendraient insolents dès qu'ils ne seraient plus courbés sous les charges; que les ânes exigeaient des coups, et que le peuple voulait être gouverné avec violence et dureté. Luther était fils de paysan et avait endossé l'uniforme des parvenus, c'est tout dire.

Les historiens allemands ont la maxime raisonnable de ne pas confondre les siècles, en appliquant des institutions et des mœurs modernes aux temps anciens; ils évitent avec grand soin d'émettre des sentiments et des opinions anachronistiques. Mais M. Wachsmuth s'oublie quelquefois dans son ouvrage et enfreint cette règle. En racontant que Luther, à l'arbitrage duquel les bourgeois de la ville d'Erfurt, d'accord avec leur magistrat, avaient soumis un projet de constitution municipale, où les droits des citoyens étaient garantis contre l'envahissement des autorités, s'était moqué de cette constitution représentative, par laquelle l'autorité consentait à se laisser surveiller, guider et gronder comme un enfant, et à rendre compte de ses actions à ses sujets, M. Wachsmuth fait la remarque que cette opinion publique de Luther serait applicable aux circonstances analogues de nos jours. Une autre

fois, en parlant de Thomas Müntzer, l'un des chefs des insurgés, il dit que ce monstre avait uni les sentiments d'un Robespierre au langage d'un Marat. M. Wachsmuth sacrifie sa gloire littéraire à sa tranquillité. Les écrivains allemands, d'ailleurs si honnêtes, si sincères, si consciencieux, tâchent maintenant l'impossible : d'accorder l'amour de la vérité avec l'amour de leur repos, et la crainte de Dieu avec la crainte de la police. Ils tremblent devant le comité du salut public, qui s'est formé depuis deux ans dans le sein de la diète de Francfort, quoiqu'en vérité les membres dont il est composé ne soient vis-à-vis de Marat, de Danton et de Robespierre, que des Croque-Mitaines à faire peur aux enfants. Mais ces savants sédentaires et hypocondriaques sont très accessibles à la crainte, et de nos jours ils ne se mettent jamais à la fenêtre que coiffés d'un bonnet blanc, en manifestation publique de leur haine contre le bonnet rouge des jacobins et de leur amour pour la monarchie blanche et pure.

Les érudits allemands n'aiment pas être troublés dans leurs douces et paisibles études, et à être rappelés de la Perse lointaine et du beau siècle d'Alexandre-le-Grand, pour retourner au dix-neuvième siècle et rentrer en Saxe, leur patrie. Par ce motif, ils haïssent très cordialement les révolutions populaires. Ce n'est pas que, méconnaissant les droits des peuples et les devoirs des gouvernements, ils en condamnent le but, mais ils condamnent les moyens. Ils prétendent que la raison ne devrait jamais sortir de la logique et se fâcher, et que le droit ne devrait jamais jeter sa plume pour prendre l'épée. Ils exigent, avec une naïveté vraiment admirable, qu'on commence toute révolution par une constitution, c'est-à-dire qu'on ne commence la guerre qu'après le traité de paix. Ils oublient qu'un peuple n'a jamais fait la guerre à son gouvernement qu'après l'avoir déclarée; qu'il ne l'a jamais déclarée qu'après des négociations infructueuses qui ont duré des siècles.

Le livre de M. Wachsmuth, considéré comme œuvre d'art d'écrire, est détestable, c'est-à-dire il ressemble à toutes les œuvres historiques des Allemands. C'est la chose la plus curieuse du monde que la manière d'écrire l'histoire en Allemagne. Si vous demandiez à un tailleur un habit bleu ou noir, et que celui-ci, au lieu d'un habit bleu ou noir, vous offrît un mouton blanc, en vous disant : voilà votre affaire; sans doute vous penseriez que cet homme est fou ou qu'il veut se moquer de vous. Eh bien! c'est précisément ce qui pourrait vous arriver auprès d'un historien allemand. Demandez-lui une belle et bonne histoire de la Grèce, de la Révolution française, de la Réforme, de la Guerre des paysans, alors il vous conduit dans son vaste magasin littéraire, où

se trouvent entassés des documents, des procès-verbaux, des chartes diplomatiques, des lois, des ordonnances, des chroniques, des traités, des manifestes, des chansons populaires, des fragments de monuments d'architecture, des inscriptions, des monnaies, des médailles, et puis il vous dit : Prenez votre histoire, la voilà ! Gardez-vous bien de vous fâcher et de lui répondre : Mais, monsieur, je n'ai que faire de ces matériaux bruts, je demande une histoire toute confectionnée.

Alors il vous dit des injures, il vous appelle un homme superficiel qui ne sait pas puiser dans les sources. Puiser dans les sources, c'est l'expression technique et banale des historiens allemands. Dans tous leurs ouvrages, la partie des notes est le mets, et le texte est le plat dans lequel on le sert. Peu d'ouvrages historiques font exception à cette règle, et lorsque cela arrive, c'est un événement dont on parle dans tout le pays. Il y a quarante ans que Schiller composa son histoire de la guerre de Trente Ans. Elle était écrite avec clarté, avec élégance, avec vivacité, enfin c'était un véritable tableau historique. Toute la nation était émerveillée de ce phénomène, et les naturalistes ne savaient qu'en penser. Schiller lui-même, tout poète qu'il était, eut un peu honte d'offrir un livre lisible comme une œuvre d'érudition et de conscience ; et par modestie, il le fit imprimer en un humble format portatif et le publia sous ce titre : *Almanach des dames pour l'an 1791*. À cette époque, on trouva l'histoire de la guerre de Trente Ans, lecture peu galante, reliée en satin rose et dorée sur tranche, dans les boudoirs de toutes les petites maîtresses du Saint Empire germanique.

M. Wachsmuth nous promet une série d'esquisses historiques du siècle de la Réforme, et ensuite une autre série à laquelle les événements de la Révolution française fourniront des sujets. Mais nous craignons fort que si l'auteur se trouble déjà en regardant de loin le tumulte du seizième siècle, il ne perde entièrement la tête quand il se trouvera sur le champ de bataille même des révolutions de son temps, et que des tableaux historiques ne se ressentent de son effroi et de sa pâleur.



FIG. 1 – Illustration de couverture :

Le chef paysan Jäcklein Rohrbach brûlé vif le 20 ou 21 mai 1525 à Neckargartach.
 Gravure coloriée dans Peter HARRER, *Beschreibung des Bauernkriegs* (1551).

Membre de la Jeune Allemagne, mouvement littéraire radical qui a exercé une profonde influence sur la jeunesse allemande cultivée dans les années 1830, rival de Heine et comme lui obligé de s'exiler en France, Ludwig Börne (1786–1837) a été un fin observateur de la vie politique française et un critique passionné de toutes les injustices.

Dans cet article écrit en français pour *le Réformateur* (1835), il montre comment pour un historien allemand à l'érudition pesante les cruautés commises sur les paysans par les princes du temps de la Réforme et de la grande Guerre des paysans (1525) sont dans l'ordre des choses, alors que le même s'enflamme quand il s'agit de décrire les méfaits des révoltés. Un historien, donc, qui sait discerner ce qui est bon à dire de ce qu'il est préférable de taire, et dont Börne fustige les partis pris.

C'est à l'école de tels auteurs que Marx a acéré sa plume de publiciste révolutionnaire.

